

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

vendredi 13 juillet 1923

## Sommaire :

Les Enfances Pascal

Pascal et l'Eglise catholique

Belgique, France, Italie

Horlogers, maçons, plâtriers et fumistes

Le transept et les tours

de la cathédrale de Tournai Th. Bondroit

Maurice Barrès

Abbé Henry Brémond

Norbert Wallez

Paul Cazin

Les idées et les faits : Chronique des idées : Une leçon princière, J. Schyrgens.

## La Semaine

*L'Europe vit sous la menace d'une rupture entre l'Angleterre et la France, et c'est évidemment pour nous, Belges, que la situation est la plus grave.*

*L'Angleterre vient de faire connaître son point de vue. Toutes les suggestions pratiques du Pape s'y retrouvent. L'Angleterre déclare que le Reich doit payer, mais que peut-il payer ? Il faut l'établir à nouveau. L'Angleterre croit que l'opération de la Ruhr a diminué la capacité de paiement de l'Allemagne. Un projet de réponse à la note allemande sera soumis à la France et à la Belgique. On sent que si l'accord ne peut se faire, l'Angleterre négociera seule...*

*On a discuté avec passion dans la presse belge, cette semaine, notre politique extérieure. A tout prendre, il aura été très utile d'attirer l'attention sur l'extrême gravité des jours que nous vivons. Il faut que l'opinion publique se pénétre de plus en plus de cette vérité : nous devons, nous Belges, avoir une politique autonome basée sur nos intérêts, comme la politique des grandes puissances qui nous entourent est, au premier chef, une politique intéressée. Quel est l'intérêt belge ? Il doit rester permis de se le demander, et de se le redemander...*



Il n'y a pas  
de  
meilleur  
**CHOCOLAT**  
que  
**DUC**

**CHOCOLAT**



**DUC ANVERS**

**MARQUES :**

Régal DUC

Lina DUC

José DUC

Minon DUC

Isis DUC

## Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 60.000.000 Réserves : 17.000.000

*Siège Social* : LIÈGE, rue Georges Clémenceau, 5

*Succursale* : BRUXELLES, rue Royale, 68  
rue des Colonies, 35

*Agences* : ANVERS, avenue de France, 119  
BRUGES, rue Nicolas Despars, 11  
CHARLEROI, Quai de Brabant, 16  
COURTRAI, rue de Tournai, 30  
MONS, rue de la Station, 16  
OSTENDE, Square Marie-José, 1  
ROULERS, place Saint-Amand, 29

*Bureaux* : BRUXELLES-MARITIME,  
place Saintelette, 30  
VILVORDE, rue de Louvain, 18  
FOSESSE — GHISTELLES — PONT  
A CELLES — SPRIMONT — THOU-  
ROUT-FRANMERIES - LENS s/DENDRE

*Filiales* : CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, A. G. Edel-  
strasse, 5, à Aix la-Chapelle.

BANQUE D'EUPEN ET DE MALMÉDY,  
à Eupen et Malmédy.

*Escompte de valeurs commerciales — Ouverture de Crédit —  
Comptes de dépôts — Avances sur titres — Lettres de crédit  
et chèques sur les principales villes belges et étrangères.*

*Encaissement de coupons — Ordres de Bourse — Dépôts de titres  
— Vérification des tirages à la demande des clients —  
Souscriptions aux emprunts d'Etat, de villes, de sociétés, etc.*

**LOCATION DE COFFRES-FORTS  
CREDIT A L'EXPORTATION ET A L'IMPORTATION**

## La revue catholique

des idées et des faits

Journal de la Semaine

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Compte-chèque : 48916

Téléphone : 299.45

Conditions de l'abonnement :

Un an . . . . . 25 francs

Six mois . . . . . 15 francs

Le numéro . . . . . 75 centimes

*Pour l'étranger, port en sus*

Numéros spécimens sur demande



# Les Enfances Pascal <sup>(1)</sup>

Quelle énigme quasi religieuse que l'apparition d'un génie ! Pourquoi de cet enfant jaillit l'étincelle, et non de cet autre, né du même sang, sous le même ciel ? Comment s'est constitué ce point de perfection, cet équilibre dangereux ? Qu'est-ce que cet assemblage inouï d'un savant et d'un saint, d'un observateur et d'un visionnaire ? Pascal applique les méthodes expérimentales, en même temps qu'il éprouve des faveurs surnaturelles. Rien ne nous rendra-t-il compte d'une si haute complexité, et faudrait-il crier au miracle ? Pascal serait-il une pierre noire tombée du ciel, dans Clermont, le 19 juin 1623 ? Eh ! non, c'est un quartier de nos basaltes d'Auvergne.

Cette haute flamme a jailli de ces germes de feu qu'il y a dans nos plus humbles cailloux... Évidemment ces rapprochements ne résolvent aucun mystère. Mais en saisissant obscurément les rapports de cet esprit volcanique avec sa terre et sa famille, nous éprouvons des jouissances analogues à celles que nous apporte la musique, quand de grands accords s'engendrent et s'entre-croisent. Si la part divine du génie nous échappe fatalement, du moins pouvons-nous le connaître dans ses premiers mouvements et ses premières nourritures, jusqu'au jour où, pleinement formé, Dieu l'enlève aux influences terrestres pour le pétrir seul. Jusque-là, de son point de vue sublime, il dirait lui-même qu'il n'a été qu'un enfant. C'est dans cette période que je me renfermerai. Les Enfances Pascal, comme auraient dit nos pères, voilà le sujet qu'ici, à cette date, nous voulons méditer.

\* \* \*

« Pascal, tout petit, ne pouvait souffrir de voir de l'eau sans tomber dans des transports d'emportement, et s'il voyait auprès de lui son père et sa mère ensemble, il criait et se débattait avec une violence excessive... »

Ainsi raconte sa nièce Marguerite Périer, la Miraculée. Elle ajoute qu'au milieu de l'angoisse que cet état morbide répandait dans toute la maison de la rue des Gras, le grand-père Pascal se laissa aller à admettre qu'une sorcière avait jeté un sort à l'enfant, et par des menaces, il obligea une certa ne vieille femme à venir réparer le mal qu'il lui fit avouer qu'elle avait causé.

Quelle clarté ces premiers états violents projettent sur toute la vie de celui qui fut le plus passionné des hommes ! Eh ! quoi, ce génie tout spirituel et d'une religion si pure, il entre dans la vie avec des convulsions ! Une sorcière est penchée sur son berceau ! Le premier regard de celui qui va perfectionner la noblesse du sentiment religieux et la rigueur de l'expérimentation scientifique put voir grimacer la superstition ! Dans cette folle scène, à l'ombre de la cathédrale, nous avons déjà presque tout Pascal. Il y a un élément pathologique dans ce grand homme, mais qui le tourmente sans jamais entamer ni l'intégrité de son esprit, ni la sérénité de sa foi. Dans les der-

nières années de sa vie, il voyait constamment un abîme ouvert à son côté, mais cette hallucination, il l'a connue comme telle, il n'en a fait aucun état, et, ce phénomène morbide, il ne l'introduit, il ne l'invoque dans aucun de ses raisonnements. De même ses délires d'enfant ne troublèrent pas son développement. Si quelque figure mauvaise s'est penchée sur son berceau, son âme n'a rien reçu. Il est enveloppé par l'amour de la famille la plus noble et la plus tendre. Son grand-père, son père, sa mère, qui n'a plus que peu de mois à vivre, son aînée Gilberte, le petit cousin Florin, le regardent avec émerveillement. Tous, ils ont eu très vite la certitude que leur Blaise était extraordinairement précieux. Ils l'ont deviné, avant nous tous, et dès son plus bas âge. Ecoutez ce que nous raconte Gilberte : « Dès que mon frère fut en âge qu'on put lui parler, il donna des marques d'un esprit tout extraordinaire par les petites réparties qu'il faisait de la nature des choses ». Voilà les premiers mots de cette couronne que les siens lui ont tressée, les premières fleurs de cette légende qu'ils ont vécue avec lui, avant de l'imposer à Port-Royal, qui doit à son tour l'imposer à l'univers. Tout de suite le père comprend sa responsabilité. Il se reconnaît une mission envers cet enfant fragile et génial, d'une sensibilité excessive et d'un esprit tout-puissant. Il décide de se consacrer à l'éducation du petit Blaise. Et d'abord, et presque à son insu, ce qu'il met à la disposition de l'insatiable questionneur, c'est le trésor des pensées accumulées dans une famille de robe et dans un milieu de judicature et d'administration financière.

Monsieur Pascal le père était président à la Cour des Aides de Montferrand. Ces magistrats de l'ancienne France formaient un corps vigoureusement caractérisé par l'amour des choses de l'esprit, le goût du droit et de la procédure, le sérieux, le respect de soi-même. Dans une époque pleine de conflits, ils furent d'une solidité morale incomparable. On ne peut pas imaginer de milieu plus austèrement sain. S'il s'y trouve plus de bon sens que de bon goût, si de Patru à Malesherbes, ils ont quelque chose de rude et de pédant, et s'il faudra le chevalier de Méré pour affiner Pascal, leurs paroles, à l'occasion, s'élèvent tout aisément à la grandeur. Le pays d'Auvergne, en particulier, a toujours paru propre à nourrir ces fortes consciences juridiques, peu sensibles au va-et-vient des sentiments, intangibles dans leur conception du droit. Pascal, toute sa vie, demeurera pénétré de l'esprit juridique, même lorsque son ascétisme n'aura plus rien à voir avec les choses temporelles. Il en transportera volontiers le point de vue dans sa peinture de l'homme. « Nous devons nous considérer comme des criminels dans une prison toute remplie des images de leur libérateur et des instructions pour sortir de la servitude... » « Qu'on s' imagine un grand nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables... C'est l'image de la condition des hommes. »

L'idée qu'il se fait de la responsabilité, sa conception d'être humains qui sont avant tout des personnalités cohérentes avec

(1) Discours, qu'une indisposition empêché M. Barrès de venir lire à la célébration de Pascal au Palais des Académies le 11 juillet sous la Présidence de Son Éminence le Cardinal Mercier et sous les auspices des Grandes Conférences Catholiques.



elles-mêmes, portant dès lors la charge de leurs actes, ayant à mâter les éléments de corruption qui agissent au fond de chaque personne, sont d'un homme qui, enfant, a entendu parler de délinquants, de coupables, de prévenus, de condamnés, d'une société où l'on a toujours à répondre de quelque chose et à se tenir en état de comparoir devant le juge. Il est permis de conjecturer avec Paul Bourget « que les conversations d'Etienne Pascal se ressentaient de son métier, et que les problèmes de responsabilité y tenaient une grande place ». Oui, le sentiment de la responsabilité, voilà le principe héroïque dont se nourrit ce génie passionné et sévère. Pascal a passé sa vie à faire des procès : procès du Frère Saint-Ange, procès des Jésuites, procès des hétérodoxes, procès des libertins et même de ses amis de Port-Royal, et par-dessus tout, procès de la raison humaine.

Et dès Clermont, peut-être, commençait à inquiéter son esprit le problème même de la justice qu'il se posera plus tard avec angoisse : « J'ai passé longtemps de ma vie en croyant qu'il y avait une justice ; et en cela je ne me trompais pas ; car il y en a, selon que Dieu nous l'a voulu révéler. Mais je ne le prenais pas ainsi, et c'est en quoi je me trompais ; car je croyais que notre justice était essentiellement juste et que j'avais de quoi la connaître et en juger. Mais je me suis trouvé tant de fois en faute de jugement droit, qu'enfin je suis entré en défiance de moi et puis des autres. J'ai vu tous les pays et hommes changeants. »

Ainsi l'enfant respire et s'agrége, par simple respiration, des éléments qui demeureront à la racine de son génie. Mais va-t-il se nourrir simplement de ce qui flotte autour de lui dans l'air ? Oh ! non, ce ne sera pas une libre éducation à la Montaigne que lui réserve son père, homme de méthode et de discipline. Blaise n'a pas neuf ans qu'Etienne Pascal veut le transplanter dans un climat intellectuel plus riche et plus stimulant. Il se démet de sa charge, et tous quatre, le fils, les deux filles et le père, ils viennent à Paris où celui-ci sait retrouver un milieu de savants qui répond à ses goûts propres et qui doit l'aider plus tard dans son œuvre d'éducateur. Car, ce petit Blaise, il ne veut pas l'initier sur l'heure aux sciences. Il veut le contenir, le modérer. Il prend soin de lui interdire la connaissance de la géométrie, de peur de le détourner du grec et du latin. Mais que faire contre une telle précocité de vocation ? Vous savez cette histoire aux formes de légende, et comment le père, débordé par le désobéissant génie, court chez M. Le Pailleur qui était son ami intime, et qui était aussi fort savant. « Lorsqu'il y fut arrivé, raconte Gilberte, il demeura immobile comme un homme transporté. Monsieur Le Pailleur voyant cela, et voyant même qu'il versait quelques larmes, fut épouvanté et le pria de ne pas lui céder plus longtemps la cause de son déplaisir. Mon père lui dit : « Je ne pleure pas d'affliction, mais de joie ».

De tels tableaux, quelle révélation de la violence et du frémissement perpétuel qu'il y a dans cette famille ! On met toujours l'accent sur le génie de l'enfant. Et certes à juste titre ! Mais il faut le mettre aussi sur les émotions du père. Le voilà, cet enfièvrement que Pascal hérita. Les voilà, ces larmes qu'à son tour il ne va pas tarder à verser. Joie, joie, pleurs de joie ! Des larmes qui viennent des idées, non des passions. Les pleurs d'une intelligence qui s'émeut. Ces Pascal sont des gens chez qui la vie intellectuelle et la vie sensible concourent à une même exaltation.

Et l'enfant merveilleux pénètre dans le cercle des maîtres. L'apprentissage s'est fait en dehors d'eux. Ils n'ont plus qu'à

l'accueillir, le petit confrère. Le voilà associé aux travaux de ce cénacle de mathématiciens qui, groupé autour du Père Mersenne, a été le commencement de l'Académie des Sciences. Il les écoute, docile et surpris tour à tour. A leur heure, ce sont bien des savants, mais, le reste du temps, de joyeux gens. Ils méditent, ils raisonnent, puis ils rient et bavardent. On dirait qu'ils n'ont pas à connaître plus haut que des problèmes de physique et de mathématique. Leur âme s'accoutume de cette ignorance, qui leur est même un mol oreiller. Leurs idées ressemblent à celles d'un Montaigne : la franche liberté du doute, la haine du pédantisme d'école, la révérence de la religion, l'éloge de la tranquillité d'esprit. En somme, les idées contre lesquelles plus tard Pascal s'élèvera avec une force si tragique. Ils veulent suivre la nature. Eh ! bien, lui, dès maintenant, il voudrait la rectifier, l'épurer, la contraindre, la surmonter. Il se saisit de leur savoir, mais son désir ne s'y satisfait pas. Un tel esprit ne peut demeurer avec Le Pailleur. Il ira plus outre. Leur paix n'est pas la sienne. Que lui donnerait leur demi-science pour son sentiment ? Il a besoin de la religion. Il veut passer sur un autre plan, s'élever dans une autre sphère. Il pressent la sainteté.

Et le voici justement, peu de temps après, à Rouen, en présence de ces deux médecins qui étaient venus soigner la jambe cassée d'Etienne Pascal et qui s'intéressaient plus aux maladies de l'âme qu'à celles du corps. Ceux-ci, dit Marguerite Périer, « s'attachèrent beaucoup à Blaise Pascal, mon oncle, pour le faire entrer dans des lectures de piété solide et pour les lui faire goûter. Ils y réussirent très bien ; car, comme il avait un esprit très solide et très bon, et qu'il n'avait jamais accoutumé, quoique très jeune, à toutes les folies de la jeunesse, il connut avec ces Messieurs le bien ; il le sentit, il l'aima, il l'embrassa. Et quand ils l'eurent gagné à Dieu, ils eurent toute la famille ; car lorsque mon grand-père commença à être en état de s'appliquer à quelque chose après un si grand mal, son zèle, commençant à goûter Dieu, le lui fit goûter aussi ».

Méditez une telle histoire. Le père et le fils ont une telle communion de pensées que tous deux s'émeuvent dans le même temps, sous les mêmes influences, mais cette fois, c'est le fils qui passe devant et qui, profitant de la force que lui a donnée son père, l'instruit et, à son tour, le tire plus haut. Et comme se repliant sur lui-même il s'applique à raisonner ces étranges rencontres, il songe soudain que l'accident de son père, entraînant la visite des deux pieux médecins, a été le signe et tout ensemble l'occasion des volontés de Dieu sur lui... Tel que nous le connaissons, comment ne sentirait-il pas se former en lui, dès cette heure, ce sentiment profond de la prédestination, qui donne un caractère si dramatique à son œuvre et à sa vie ? Toutes les idées que plus tard il exprimera dans le *Mystère de Jésus* (« j'ai versé pour toi telle goutte de sang ») il commence à les expérimenter. Pour lui, Dieu a inventé des faits, a multiplié les avertissements et les circonstances, a créé des événements. « Les événements, ces leçons que nous recevons de Dieu même », dira-t-il plus tard. Dieu lui a fait la faveur de ne pas l'aveugler comme tant d'autres. Dieu l'a éclairé, a incliné son cœur avec une douce violence vers la vérité. C'est donc que Dieu l'aime et l'a choisi. Ainsi, à Rouen, dans sa vingt-quatrième année, les idées de Providence et de prédestination se réalisent en Pascal. C'est de la vie religieuse vécue avant d'être pensée. Et tout cela en étroit accord avec son père, par le moyen de son père.



Les Enfances Pascal sont finies. Le jeune génie n'a plus à faire d'apprentissage. Sa famille, les savants, les saints, et puis, après quelques dernières oscillations, Dieu ! Il a passé de cercle en cercle, pour tendre toujours plus haut vers la vérité. Et de quelle allure ! On est saisi d'admiration à voir comment le héros sait se porter dans les profondeurs des milieux successifs qu'il traverse et y puiser sa nourriture royale. Puissance assimilative, et tout ensemble créatrice, du génie qui court à son destin. Cette ascension, c'est le poème des plus hautes ambitions spirituelles de l'homme d'aujourd'hui ; c'est une épopée que nous pouvons opposer à celle où le Moyen Age finissant a ramassé toutes les expériences les plus belles qu'il attend d'une grande âme ; c'est notre Divine Comédie, beaucoup plus humble, certes, à peine esquissée, mais combien plus actuelle ! Nul Virgile, nulle Béatrice ne guident ce jeune homme épris de justice, de science et de surnaturel. C'est tout uniment un enfant de chez nous qu'ils façonnent, et portent, pour s'effacer bientôt devant lui, sa famille et sa province.

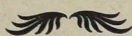
Désormais le grand Pascal va seul, uniquement guidé par les signes du ciel. Mais remarquez-le encore, où donc s'impriment ces ordres d'en haut ? Sur les femmes de sa famille principalement. Que ne doit-il pas à Jacqueline ? Et pour confirmer la vision de feu, voici plus tard la guérison miraculeuse de la petite Marguerite Périer.

Nous ne suivrons pas le génie dans son dialogue avec l'invisible, quand il s'éloigne de plus en plus de l'humanité moyenne. Notre sujet, c'étaient ses attaches familiales et l'heure la plus douce, où il cheminaît, la main dans la main de son père, tantôt le suivant, tantôt le précédant. C'est la foi de ma vie qu'il y a une sorte d'union vivante entre le père et les enfants. « Le fils est le secret de son père », déclare l'Orient, auquel l'Occident répond : « Nos fils ressemblent à nos pensées les plus profondes ». Pascal au milieu des siens est l'illustration incomparable de cette sagesse des nations. Il nous montre que la nature ne parvient pas de prime saut à ces heureuses réussites que sont les génies et les saints ; elle s'y essaye par un grand nombre d'ébauches ; et tout autour de son chef-d'œuvre nous pouvons retrouver ses maquettes. Blaise Pascal est tout entier préfiguré par Étienne Pascal, tandis que Gilberte et Jacqueline en donnent des variantes qui déjà suffiraient à nous émouvoir. O merveille ! Le plus beau génie individuel qu'il semble que l'on puisse concevoir est un génie réceptif et l'achèvement supérieur d'une longue tradition vivante qui a déjà porté de beaux fruits.

Quelle leçon ! et d'où découlent des règles de vie. Cette grande figure de Pascal, d'où nous avons tiré, depuis un siècle, tant d'enseignements, peut encore nous apprendre ce que c'est que le véritable individualisme, d'autant plus fort, solide et sûr qu'il tâche de ramener à la surface de son être, pour les enflammer au feu mystérieux que le ciel lui prête, les sentiments accumulés dans les longues préparations de sa race.

Pascal a mis hors de discussion que notre essentiel nous vient du cœur et de l'instinct. Eh ! bien, ce cœur auquel il s'en remet, ce cœur qui a des raisons que la raison ne connaît pas, ce cœur par qui nous connaissons les premiers principes sur lesquels la raison s'appuie, ce cœur enfin qui nous initie à l'ordre de l'amour et de la charité, il est antérieur à notre existence individuelle. C'est un cœur hérité, c'est un cœur filial. Les Enfances Pascal nous le prouvent.

MAURICE BARRÈS,  
de l'Académie française.



# Pascal

et

## l'Église catholique <sup>(1)</sup>

Quand Son Émence le Cardinal Mercier me fit l'honneur insigne de m'inviter à prendre la parole dans cette cérémonie, ma première pensée avait été de me borner à réciter, à méditer devant vous quelques-unes des prières de Pascal, et, par là même, de ressusciter en quelque sorte ce grand chrétien au milieu de vous, de le ressusciter, dis-je, dans sa posture la plus vraie, la plus caractéristique, à genoux, soumettant son être à l'Être infini. Par là, nous ne lui aurions pas seulement rendu le seul hommage qui soit aujourd'hui de quelque prix à ses yeux, mais encore, et en même temps, nous aurions touché le fond même de son génie et découvert le secret de son prestige. Si Pascal n'eût été, en effet, qu'un géomètre et qu'un écrivain, la France et le monde le fêteraient encore sans doute mais non pas avec cette nuance particulière de vénération à laquelle n'ont pas droit les héros de l'analyse ou de la plume et que seuls peuvent attendre ceux de nous qui ont fixé leur demeure habituelle dans l'ordre de la charité. Qu'on le veuille, qu'on le sache ou non, dès que l'on s'approche de Pascal, on change d'attitude et de style ; on baisse le ton, comme si l'on entraît dans une chapelle. En cette présence auguste, l'incroyant lui-même, s'il a l'esprit et le cœur bien faits, sent invinciblement que la moindre familiarité serait une faute de goût et une sottise. Bref, notre ferveur le canonise en quelque manière, tant elle ressemble à cette émotion spéciale, solennelle et douce, heureuse et craintive qui se forme en nous à la rencontre d'un saint : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur in via ?* Pendant qu'il cheminaît avec nous, n'est-il pas vrai qu'une chaleur céleste émanait de ses paroles et nous embrasait ?...

S'il en est ainsi, qui ne voit que notre meilleure occupation en ce jour devrait être de nous offrir à ce foyer, et au moment où il est le plus intense, de nous agenouiller près de Pascal à genoux ? Et c'est bien là ce que nous ferons, mais auparavant il ne m'a pas semblé inutile d'examiner loyalement, courageusement, si cette prière nous est vraiment permise, à nous catholiques, veux-je dire, qui entendons régler toutes les démarches de notre vie intérieure sur les directions de l'Église, à nous qui résisterions à cette prière où Pascal nous invite, si, par cette prière même, nous devons entrer, si peu que ce fût, dans une autre communion que celle des saints. Après tout, ce n'est pas ici une tribune libre académique, c'est la chaire de vérité : celui qui vient d'y monter n'est pas un simple lettré, un des multiples historiens du jansénisme et de Pascal, mais un prêtre deux fois tenu de peser tous ses mots dans les balances du sanctuaire et par les engagements de son sacerdoce, et par le crédit qu'a bien voulu lui accorder le digne successeur de ce Massillon, si doux et si ferme, à qui, selon ses propres paroles, « Dieu avait fait la grâce d'être ennemi de toutes les extrémités ».

### I

Au seuil du problème se dresse un vieux préjugé qu'ont entretenu, avec une égale obstination, et les panégyristes du jansénisme et un certain nombre de ses adversaires. On nous représente le jansénisme comme un bloc solide, constamment identique à lui-même, tout mauvais ou tout admirable depuis ses débuts dans l'histoire jusqu'aux convulsions ridicules ou sinistres de son agonie.

C'est le thème que développait hier encore le chroniqueur sincère mais débile et passionné du mouvement janséniste.

Or rien n'est moins conforme à la vérité qu'une pareille construction. Croyez-en plutôt le génial Sainte-Beuve. Pour lui, c'est à peine si le premier, le vrai pensionnaire de Port-Royal aurait survécu à l'abbé

(1) Conférence faite à Bruxelles, au Palais des Académies, sous la Présidence de Son Éminence le Cardinal Mercier et les auspices des Grandes Conférences Catholiques.



de Saint-Cyran. Dès le temps des *Provinciales*, la transformation, la décadence auraient commencé. De leur point de vue doctrinal, qui présentement est aussi le nôtre, les théologiens de métier, qui savent la valeur exacte, le juste poids des qualifications canoniques, ne jugent pas autrement que Sainte-Beuve. Ils se refusent à réunir sous la même condamnation un Antoine Arnauld et un P. Quesnel, par exemple, celui-ci ayant catégoriquement refusé à se soumettre à une bulle pontificale, acceptée par l'Église universelle, l'autre ne s'étant jamais porté à des extrémités aussi décisives. Avant et après la bulle *Unigenitus*, avant et après la révolte formelle contre l'autorité suprême, telle serait, pour nous théologiens, la grande ligne de partage dans le développement du jansénisme. Non que l'on approuve pour cela toute les démarches du grand Arnauld et de ses disciples. Sainte-Beuve lui-même y trouvait beaucoup à reprendre. On dit simplement qu'à les juger, comme il le faut bien, sur leurs actes et sur leurs paroles, les premières générations jansénistes n'ont pas commis le délit formel d'hérésie ou de schisme. Ni les évêques français, témoins de leur politique ondoyante, ni les papes de ce temps-là n'ont vu en eux des frères séparés, des rebelles au sens canonique du mot. Ce n'est pas non plus, d'ailleurs, Dieu nous en garde ! que nous regardions comme autant de réprouvés tous les malheureux qui ont suivi le P. Quesnel dans sa résistance. On se débattait alors dans une confusion inextricable, et laplupart ne savaient ce qu'ils faisaient. Mais enfin les conditions n'étaient plus du tout les mêmes : le conflit avait changé, non pas seulement d'acuité, mais de nature. La fronde mal dessinée d'hier, avec ses habiletés, ses retraites, ses contradictions, était devenue une secte véritable : hérésie, pas encore, peut-être ; mais certainement schisme, attentat encore incertain et partagé, mais déjà très grave contre l'unité de l'Église. D'où, pour les gardiens de la discipline, de nouveaux cas de conscience, plus cruels à résoudre et plus pressants. Fallait-il refuser les derniers sacrements à la bonne Marguerite Périer qui ne voulait pas rétracter son appel ? On hésita beaucoup, vous le savez, et il semble bien que, sans l'intervention de notre admirable Massillon, la miraculée de la Sainte-Épine, la fille, la petite-fille et la nièce de tant de prédestinés serait morte sans avoir reçu l'hostie sainte. Aucune difficulté de ce genre auprès de Pascal mourant. Aux yeux de l'excellent prêtre qui le visita souvent pendant ses dernières semaines, il n'était qu'un catholique comme les autres. Les fautes dont il avait à se repentir ne relevaient que du for intérieur. Simple laïque, du reste, il n'avait eu à signer aucun formulaire. Cette ligne qu'on a trouvée dans ses papiers, et qui ne porte ni date ni signature, cet appel du tribunal faillible de l'Index au tribunal infailible de Jésus, ne ressemble d'aucune manière, je ne dis pas seulement à une déclaration solennelle de rupture, mais encore à l'appel chétif et caduc d'une Marguerite Périer, octogénaire. Tout au plus velléité passagère de révolte, insensiblement oubliée peut-être, et, peut-être aussi, expressément rachetée par une déclaration contraire et les larmes de la pénitence. Si silencieux de détresse et de confiance, lancé, nous ne savons à quel moment, ni dans quel esprit ; intime colloque avec Celui à qui nous pouvons tout dire ; écho résigné à la plainte du Calvaire : *mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* En dehors du souverain Juge qui nous comprend mieux que nous ne nous comprenons nous-mêmes, nul ici-bas n'a le droit d'écouter aux dernières portes de l'âme. En la personne du P. Beurrier, c'est toute l'Église qui aboutit Pascal mourant et qui le reconnaît pour sien. *Proficiscere* : « Ame chrétienne, âme catholique, partez pour le ciel ! » Appliquer sciemment, délibérément à Pascal un nom de secte, serait une faute mortelle contre la justice.

Mais si, maintenant, laissant les précisions bienfaisantes des théologiens et des casuistes, nous prenons le mot janséniste au sens large, au sens historique et légendaire, la plus élémentaire loyauté nous oblige d'avouer que Pascal, quoi qu'il en ait dit, est bien de ce groupe spirituel, de cette école dogmatique, enfin de cette fronde que, d'un nom glorieux et douloureux tout ensemble, nous appelons Port-Royal. Il leur appartient, par ses vertus, par quelques-unes de ses tendances théologiques et par l'impétuosité étourdie de ses polémiques. Puisque pour l'instant, nous le confessons ici, devant Dieu, je ne dis rien encore de ses vertus, de sa foi profonde, du sentiment angusté qu'il avait des choses célestes, en un mot, de tout ce qu'il a de commun avec Jacqueline, la Mère-Angélique, la mère Agnès, M. Singlin, M. de Sacy, M. Hamon, et tant et tant d'autres. Pour nous, comme pour Sainte-Beuve, c'est-là le vrai Port-Royal ; mais il en est un autre, et où Pascal s'est attardé trop longtemps. Le Port-Royal où dominent — c'est toujours Sainte-Beuve qui parle — « ces divisions mortes et corruptibles ; que l'homme, en tout temps, a introduites dans le fruit abondant du christianisme » ; celui qui semble attacher moins de prix

à « la pulpe mûrie » et nourrissante qu'à « la cloison amère » ; moins de prix à la vive réalité de la grâce qu'aux spéculations sur la grâce ; celui qui risque de perdre la simplicité, la joie, la charité et la fidélité des enfants parmi des complications de diplomatie canonique et de vocifération scolastique. »

\* \* \*

Nous jugeons ici Pascal avec une liberté entière, mais à la façon de ces confesseurs qu'il n'aimait pas, de ceux qui, fidèles aux leçons de saint Paul, inclinent toujours à croire le bien plutôt que le mal. Ils estiment en effet que chaque cas de conscience particulier a quelque chose de singulier, d'unique, qui ne s'est pas encore présenté et ne se présentera jamais plus, et que, mauvaise en soi, pour qui la compare aux défenses du Décalogue, toute action peut voir sa malice se nuancer, s'atténuer, s'effacer même peut-être, selon les dispositions de l'agent. C'est là, sans doute, la raison profonde qui guide les casuistes dans leurs spéculations, parfois trop hardies en apparence ou trop subtiles, sur le permis et le défendu. Ainsi, pour qui les juge dans l'abstrait, deux secondes suffisent à condamner les *Provinciales*. *Non possumus*. Publier un libelle est nécessairement foncièrement immoral. Mais si l'auteur n'a pas su où portaient ses coups, s'il n'a ni prévu ni voulu les conséquences désastreuses de son initiative, les pierres tombent de nos mains, et nous nous retirons en silence, assez lentement néanmoins pour entendre tomber sur le pécheur plus malheureux que coupable les paroles du pardon : « Ils ne t'ont pas condamné je ne te condamnerai pas davantage ». Louis de Montalte est coupable, Pascal innocent. C'est un impulsif, brusquement appelé à venger certains principes de morale qu'on lui dit menacés par d'imprudents sophistes, appelé aussi à défendre ses bienfaiteurs, ses amis, tout un couvent dont il connaît la sainteté. Quelques hommes du métier le catéchisent en hâte, lui passionnément docile aux maîtres successifs qu'il se donne, et qu'il jugera quelque jour, sans doute, nous savons avec quelle violence malade, mais après leur avoir d'abord obéi. C'est un géomètre rigide, qui n'a pas encore appris à tempérer par l'esprit de finesse, à soumettre aux souples intuitions du cœur, les certitudes courtes, cassantes, trompées de la raison raisonnante. Avec cela, sûr de ses intentions droites, sûr de l'unique amour qui remplit sa vie et qui lui rappelle sans cesse la feuille de parchemin cousue dans la doublure de son pourpoint. Ajoutez les infailibles pressentiments du génie, la confuse mais pressante révélation du chef-d'œuvre qui veut naître. *Nescio quid majus...* Que de menaces, mais aussi que d'excuses ! Et bientôt l'Église navrée verra se réaliser une fois de plus la prophétie de son fondateur : Un jour viendra où ceux qui vous persécuteront penseront venger ainsi la cause de Dieu. Que nous importe, du reste, le plus ou moins d'exactitude dans les citations des *Provinciales*. Comme tous les autres savants, les casuistes se trompent, mais, pour discuter leurs erreurs particulières, c'est l'ensemble de la théologie morale, c'est toute une science délicate et profonde qu'il faudrait déjà posséder — science dont Louis de Montalte ignore jusqu'aux éléments. Mais cela, je veux dire ce péché d'incompétence, ne serait rien, si la charité était restée saine, si, content de censurer quelques jésuites, Pascal s'était scrupuleusement défendu de vouer au mépris de lecteurs sans nombre toute une immense famille d'honnêtes savants, d'apôtres, de directeurs, de mystiques et de martyrs, cette compagnie enfin, plus sainte encore que célèbre, qui ne porte pas en vain le nom de Jésus. *Nolite tangere Christos meos*, dit le Seigneur, ne touchez pas à mes Christs. Hélas ! nous ne sommes tous que mensonge, inconscience et misère : *si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebis*. « Que Dieu ne vous impute pas nos péchés, s'écriait Pascal, c'est-à-dire toutes les conséquences et suites de nos péchés, qui sont effroyables ». Heureux Pascal ! Dieu certainement ne lui a pas imputé, Dieu, je l'espère, lui aura caché l'histoire posthume des *Provinciales*.

Ses erreurs, ses oscillations dogmatiques — *Écrits sur la grâce ; Pensées* — nous font moins de peine, soit parce que la doctrine janséniste a perdu son ancienne puissance de séduction, l'Église universelle — et les docteurs et la foule — ne pouvant supporter, ne pouvant même comprendre aujourd'hui d'autre théologie que celle de saint François de Sales ; soit parce que la mort n'a pas permis à Pascal de se dégager des contradictions où il n'a cessé de se débattre ; soit enfin et surtout parce que, dans les derniers mois de sa vie, il renonça formellement à ces controverses, abjurant en quelque sorte la mission de théologien qu'il s'était imprudemment donnée, et s'en rapportant, sur ces délicates matières de la grâce, à l'enseignement de l'Église.

Oh ! je ne l'ignore pas, quelques-uns qui se croient sur Pascal un



je ne sais quel droit de propriété soutiennent que cet apaisement final, que cet humble retour à la docilité des simples fidèles sont invraisemblables pour qui se rappelle la triste scène où Pascal, reprochant au grand Arnauld de biaiser dans la défense de la vérité janséniste, s'évanouit d'indignation et de douleur. Eh ! quoi, ignorent-ils leur Pascal au point de le voir immobile, fermé, incapable de revenir sur les premiers emportements de son extraordinaire et passagère violence ? Au point de ne pas le voir tel que son histoire vraie nous le montre, d'abord dominateur, méprisant, intraitable, colère, puis, dès qu'il a eu le temps de se calmer, humble et doux comme un enfant. Jacqueline le connaissait mieux. En vérité, ce dernier paroxysme où l'on prétend le figer, annonçait et promettait même une étroite détente, des remords, de longues heures de réflexion calme, de plus longues heures de prière pour demander la grâce des pacifiques, les inspirations, les tendres murmures de Celui qui ne nous parle ni dans le tremblement de terre, ni dans l'ouragan. *Non in commotione Dominus*

« Le Seigneur ne vient pas à nous dans nos convulsions ». Ou ce jour même de l'évanouissement, ou peu après, Pascal aura senti monter en lui l'horreur de l'abîme, planer sur lui l'ombre toute proche du Tentateur. Il se trouvait au bord de la révolte finale. N'allait-il pas jusqu'à laisser entendre, avec Luther et Calvin, que Rome avait trahi la cause de la vérité ; n'allait-il pas jusqu'à paraître oublier ce qu'il avait promis jadis, et de quel cœur !

« Je ne m'en séparerai jamais ». Il se calma, il ouvrit les yeux, il comprit, il se convertit une fois de plus.

Un document capital et qui me paraît irréfutable, nous atteste cette évolution décisive. C'est ce témoignage formel, explicite, et formellement renouvelé du curé de Saint-Étienne du-Mont, Beurrier, que Pascal, dans sa dernière maladie, avait envoyé chercher. « Dès notre première entrevue, raconte Beurrier, il me mit sur les matières du temps qui faisaient tant de bruit entre les doctes catholiques sur la doctrine de la grâce, de la puissance et autorité du Pape, et me dit qu'il gémissait fort de voir cette division entre les fidèles. . . m'ajoutant qu'on l'avait voulu engager dans ces disputes, mais que. . . depuis deux ans, il s'était retiré brusquement (reconnaissez-là, une fois de plus, les revirements soudains, les bonds de Pascal) vu la grande difficulté de ces questions, si difficiles, de la grâce et de la prédestination. Et pour la question de l'autorité du Pape, il l'estimait aussi de conséquence et très difficile à vouloir connaître ses bornes, et qu'ainsi n'ayant point étudié la scolastique, il avait jugé qu'il se devait retirer de ces disputes. . . et, ainsi, qu'il se tenait aux sentiments de l'Église touchant ces grandes questions, et qu'il voulait avoir une parfaite soumission au vicar de Jésus-Christ, qui est le Souverain Pontife. »

Le voici donc tout à fait des nôtres. Il a rompu, non pas certes avec le Port-Royal des saints, non pas avec les polémistes de Port-Royal, mais avec la théologie querelleuse, dangereuse de Port-Royal. Les claires paroles de Beurrier ne permettent pas le moindre doute à ce sujet, quoi que les derniers jansénistes aient essayé d'en penser. Au reste, nous n'avons pas besoin de ce document. La séparation qu'il atteste, séparation paisible et sans éclats de rupture, se préparait, se dessinait depuis longtemps dans l'âme de Pascal, je dirais volontiers depuis toujours. Non, Pascal n'a jamais été qu'en apparence, le lieutenant, l'unanime du grand Arnauld. Ces deux hommes ne se meuvent pas dans le même ordre et quand ils se passionnent pour ou contre les mêmes idéologies ou les mêmes formules, la passion qui les entraîne n'est pas la même : purement intellectuelle et ratiocinante chez Arnauld, ou, si l'on peut dire, à fleur d'âme ; intellectuelle aussi et géométrique, mais, avant tout, morale et religieuse chez Pascal. S'il a cru démontrer ses thèses et écraser ses adversaires, Arnauld est content, *recepit mercedem, vanus vanam*. Mais Pascal, aucun triomphe de ce genre ne le comblerait. C'est Dieu qu'il cherche, la réalité et la possession de Dieu, à travers les disputes mêmes où son génie de géométrien n'est pas sans prendre quelque plaisir, et à chaque dispute nouvelle, il sent bien que nulle dissertation, même victorieuse, sur la casuistique, sur Jansénius, sur les formulaires, ne le rapproche du Libérateur, ne lui rend Dieu plus sensible.

Ce n'est pas à coups de syllogismes que l'on force les portes du saint des saints : *non in dialectica complacuit Deo salvum facere populum suum*. Pascal le sait bien et il en souffre. Dans l'âme d'Arnauld, au contraire, nulle place pour une angoisse de ce genre : honnête chrétien certes, et sans reproche, du moins à ses propres yeux, mais plus occupé à construire ou à renverser des systèmes christologiques qu'à s'unir par le fond de l'âme à la personne du Christ. Angoisse, d'ailleurs, qui bien loin d'endormir l'intelligence, la stimule au contraire, la nourrit, l'éclaire, ne serait-ce qu'en lui rappelant ses limites. Pour peu que l'on ait essayé de vivre dans l'intimité de Pascal, on sent d'avance

que, tôt ou tard, la fougue de ses convictions improvisées et d'autant plus intrépides, s'apaisera, faisant place à un sens de plus en plus aigu, accablant et exaltant du mystère.

\* \* \*

Vous venez de l'entendre : questions difficiles, très difficiles. L'étrange mot sur ses lèvres. Lorsque jadis, dans le programme de ses concours, le jeune Pascal faisait sonner, d'un air triomphant la difficulté d'un problème, il entendait : difficile à tout autre qu'à lui-même. Quant au grand Arnauld, rien ne lui fut ni ne lui sera jamais difficile : hésiter n'est pas dans ses habitudes ; quoi qu'il dise, il est sûr d'avoir raison, d'avoir seul raison. Pascal hésite maintenant ; il se retire de ces disputes deux fois décevantes, puisqu'elles n'ont comblé ni le vide de son cœur, ni les exigences de son esprit. Il quitte la partie, non sans nous avoir livré, et de sa main, les raisons de son embarras : « S'il y a jamais un temps auquel on doive faire profession des contraires, c'est quand on reproche qu'on en omet un. Donc les jésuites et les jansénistes ont tort en les célant, mais les jansénistes plus, car les jésuites ont mieux fait profession des deux. » Humble avec et combien troublant pour ceux qui, malgré le témoignage éclatant de Beurrier, s'obstinent à proclamer *ex cathedra* que Pascal ne varia jamais.

« On est tout naturellement amené à se demander conclut l'un d'eux, si Pascal, par un de ces *lapsus* auquel tout écrivain est exposé, — surtout un malade traçant fiévreusement sur un papier de rencontre des notes destinées à lui seul — n'a pas tout simplement écrit *jansénistes* pour *calvinistes*. » Le maladroit ! Il veut que Pascal, en cela, d'ailleurs tout semblable à nous, brouille autématiquement ces deux mots : jansénisme, calvinisme. Mais non, dites plutôt que Pascal s'aperçoit enfin que la théologie est une science difficile, et qu'il n'a pas le droit d'y parler en maître, puisque, de sa vie, « il n'a point étudié la scolastique ». Ajoutez à cela une voix que Pascal avait essayé jadis, mais en vain, de ne pas entendre, la voix de la charité. Lui qui s'est prononcé si nettement contre les guerres civiles, comment n'aurait-il pas souffert de voir une nouvelle fronde — et celle-ci théologique — diviser, déchirer l'Église ? Eh ! ne convenait-il pas que la *déjansénisation* progressive de Pascal — s'il est permis de parler ainsi, — comme elle avait commencé par la charité, s'achevât par elle ?

C'est ainsi que s'évanouissent insensiblement toutes les barrières d'une conscience délicate aurait pu craindre de se heurter, dans son élan vers Pascal. C'est qu'aussi bien, inflexible sur les vérités dont elle a la garde, l'Église ne traite pas avec la même rigueur immuable tous ceux de ses enfants qui l'ont fait souffrir. Au front de quelques-uns d'entre eux, elle lit un signe sinistre, et, sans prononcer sur ces malheureux la suprême sentence que Dieu se réserve, elle voudrait les effacer de l'histoire, elle ne les connaît que pour maudire le jour où ils sont venus au monde. Devant plusieurs autres, elle hésite d'abord, entre la sévérité et la bienveillance, mais déjà elle incline à leur pardonner beaucoup, distinguant entre leur orientation profonde et tels autres chemins de traverse qui les ont tentés. Elle nous permet de dire avec vénération le nom du grand Origène, elle se souvient qu'il fut un aimé Thomas More le martyr, et qu'il a combattu Luther ; elle n'a pas fermé la douce chapelle florentine où de futurs canonisés priaient de tout leur cœur celui qu'ils appelaient le bienheureux Jérôme Savonarole. Si elle fait ainsi pencher en leur faveur ses justes balances, ce n'est pas faiblesse doctrinale, c'est peur de manquer à la vérité, à la justice elle-même, d'imiter l'erreur cruelle du Pharisien qui ne sut pas deviner que Madeleine était sauvée déjà et déjà toute sainte quand elle entra dans la maison de Simon ; ou encore peur de manquer de reconnaissance envers de grands services rendus et de contrarier par là le mystère des desseins de Dieu.

Ces nobles âmes, jadis plus ou moins violées, ou divisées, ou inachevées n'ont pas cessé d'agir sur le monde, leur vie posthume corrigeant, effaçant peu à peu les erreurs, les mauvais exemples de leur existence première. Que si l'inquiète vigilance du fils aimé lui reproche un excès de mansuétude, l'invite à se resouvenir de sa première froideur et de ses premiers anathèmes, l'Église répond avec le prophète : *Quomodo maledicam cui non maledixit Dominus ?* Comment oserais-je maudire celui que le Seigneur a béni, le docteur imprévu que la Providence nous avait gardé pour éclairer les ténèbres de l'heure présente pour nous ramener des âmes sans nombre ? *Quam pulchra tabernacula tua Jacob !* Qu'elle est belle et rayonnante la cellule de Pascal ! Mais c'est assez l'expliquer, l'excuser ou la définir. Prions avec lui ! . . .

(La deuxième partie paraîtra dans notre prochain num.)

Abbé HENRY BRÉMOND,  
de l'Académie Française.



## Belgique, France, Italie (1)

### II

#### PRINCIPAUX AVANTAGES DE LEUR FÉDÉRATION

Nous en avons montré déjà quelques-uns : 1. La Rhénanie se soustrayant au joug de Berlin (2) et collaborant avec nous ; 2. notre indépendance vis-à-vis de l'Empire anglo-saxon ; 3. la sécurité, la certitude d'être vainqueurs contre les plus furieux assauts du Mittel-Europa et de la Bolchévie.

Si considérables que soient ces avantages, ils sont loin d'être les seuls qui doivent retenir notre attention et déterminer nos efforts.

\* \* \*

Fédérés, Belges, Italiens et Français échangent entre eux, et de judicieuse façon, plusieurs des matières premières qu'ils possèdent. Ils se faciliteraient ainsi mutuellement la prospérité. Et ils cesseraient de fournir à des peuples rivaux des moyens de concurrence ou de combat (3).

Par la mise en œuvre concertée et persévérante de leurs ressources économiques, diplomatiques et militaires, la Belgique, la France et l'Italie acquerraient aisément au dehors les matières premières qui leur manquent.

Quel que soit notre désir de ne signaler ici que l'essentiel du problème, donnons un exemple.

Les nations modernes ont un besoin pressant de pétrole pour leurs camions automobiles, pour leur aviation, les plus nouveaux de leurs navires et d'innombrables moteurs de leurs usines. Sans ce combustible, il sera bientôt fort malaisé, sinon tout à fait impossible, de produire, de transporter, de mobiliser des troupes et de guerroyer. Ceux donc qui puiseront aux plus abondantes des sources auront toutes chances de soumettre le monde à leur hégémonie.

La Belgique est dépourvue de pétrole. L'Italie et la France aussi.

Chacune d'elles est impuissante à en obtenir par ses propres forces. Liguées, intimement unies, elles traiteraient, à grands profits, avec les Roumains, les Russes et les Turcs.

Elles échapperaient aux ruineuses exigences de la *Standard Oil*, de la *Shell Transport*, de la *Royal Dutch* et autres trusts, personnalités de la Haute Finance Internationale, et auxiliaires de l'impérialisme yankee et de l'impérialisme britannique.

Bruxelles, Rome et Paris, libres enfin d'agir selon les idées et les mœurs qui font depuis des siècles la dignité et la bienfaisance de l'Occident, empêcheraient les pourparlers qui ont pour objet le Proche Orient d'être, comme la Conférence de Gênes, la Conférence de Cannes et la Conférence de Lausanne, des foires d'empoigne, des marchandages abjects, des

(1) Voir la *Revue catholique des Idées et des Faits* du 29 juin 1923.

(2) C'est la seule garantie que nous puissions avoir contre les revanchards prussiens, sans violenter des populations. Il est permis sans doute de souligner ici que cette politique est strictement conforme à la dernière lettre du Souverain Pontife.

(3) Nous examinerons ultérieurement les principales modalités de cette réforme. Qu'il nous suffise, cette fois, de déclarer que nous faisons surtout allusion à l'approvisionnement de l'Allemagne en minerais de fer par la France.

trafics dont les peuples sont les victimes et qui déshonorent les États.

Le Sud-Est Européen et l'Asie Mineure ne seraient plus livrés ainsi qu'à présent aux appétits d'affairistes juifs qui s'accompagnent de prosélytes protestants. Sur ces terres qui sont une des plus magnifiques espérances de l'Humanité, et dont on spolie, dont on avilit les habitants, nous apparaîtrions, nous, tels des protecteurs et des éducateurs (1).

Bref, nous ajouterions à nos richesses, à nos libertés, à notre prestige ; et mettant fin à d'énormes scandales, nous réconforterions d'autant, nous restaurerions la moralité publique. Pense-t-on qu'il n'est pas urgent que ces résultats soient assurés ?...

\* \* \*

Ayant plus de matières premières et dans des conditions meilleures, Belges, Italiens et Français produiraient à de moindres prix. Grâce à la coopération de leurs gouvernements, ils concluraient des traités de commerce qui leur seraient très favorables avec la plupart des peuples de l'univers. Ils pourraient donc exporter avec des facilités infiniment plus grandes que celles d'à présent. Ils se trouveraient dans des conditions exceptionnelles de prospérité par le travail.

Maîtres de patrimoines opulents, ils recommenceraient de briller, de penser, de vouloir et d'entreprendre comme firent les plus éminents de leurs pères. Il est inutile sans doute de signaler ce que la plus haute civilisation y gagnerait.

La fédération belgo-italo-française ayant son champ d'action propre d'Anvers à Élisabethville, depuis les embouchures de l'Escaut jusqu'aux extrémités du Katanga, aurait promptement exploré, approprié, équipé, instruit, éduqué les Africains du Nord, de l'Ouest et du Centre. Quel n'en serait pas le gain pour la Foi catholique ! Et quelles gloires pour nos patries !

\* \* \*

Nous l'avons indiqué plusieurs fois dans cette *Revue*, l'alliance de la Belgique et de la France est insuffisante et elle est périlleuse.

Les deux pays ne comprennent pas au total cinquante millions d'habitants. Comment réduiraient-ils l'Allemagne à l'impuissance de leur nuire ? Comment pourraient-ils exiger de la Grande-Bretagne l'intégral respect de leurs droits ? Et si Londres et Berlin se coalisaient, comment la Belgique et la France éviteraient-elles d'être coincées et finalement écrasées ?

Il n'y a pas que cette disproportion avec l'Ennemi et avec le Rival.

Les Belges sont cinq fois moins nombreux que les Français, Ils n'ont point un aussi vif sentiment des nécessités ou des commodités de leur nation. Soumis pendant de longues périodes à des États étrangers, ils manquent souvent de fiertés collectives. Ils doutent d'eux-mêmes. Ils ignorent leurs atouts militaires ou ils hésitent à en tirer parti. Comment donc aurions-nous au sein de l'alliance franco-belge toute notre part d'autorité, d'indépendance, de prestige et de profits ? Le 19 février, M. Poincaré discourant au sujet de la Ruhr déclarait : « Notre mission est une mission de surveillance. Elle est remplie par soixante ingénieurs qui sont presque tous Français. On annonce l'arrivée de quelques ingénieurs d'Outre-Manche ». — Le 14 mars, le Général Degoutte, ambitionnant

(1) Au cours de 1922, des Anglo-Saxons ont entrepris des travaux de prospection pétrolière en Palestine. Croit-on que des Belges, des Italiens et des Français ne conviendraient pas mieux sur ce sol-là ?



de commander d'incontestable façon tout le long du Rhin, prétendait quitter Mayence et s'établir dans notre sphère normale d'influence, à Dusseldorf. Il s'en ouvrit à M. le Ministre Devèze. Au témoignage du *Journal* (de Paris), il en reçut cette déferente réponse (c'est le qualificatif employé par notre confrère) : « Non seulement nous acceptons, mais encore nous reconnaissons nécessaire que Dusseldorf ne soit plus en zone belge mais en zone française ». — Le 19 mars, M. J. Bainville relatait dans l'*Action Française* ce mot du Général Ruquoy, chef de nos troupes d'occupation : « Je me considère comme le premier divisionnaire du Général Degoutte ». — Le 26 mars, quand le Cabinet de Bruxelles et le Cabinet de Paris prirent en régie les chemins de fer rhénans, ils y nommèrent un directeur, un Français, auquel on adjoignit deux sous-directeurs, un Français et un Belge, de telle sorte que sur le railway à l'Est immédiat de nos frontières nous n'avons pas le tiers des pouvoirs. Il serait facile d'énumérer d'autres faits aussi précis, aussi suggestifs que ceux-là. Qui de nos compatriotes s'en est inquiété ? Qui a seulement pris soin d'y réfléchir ?

Beaucoup de Wallons, par leur fransquillonnie, enhardissent le Cabinet de Paris à nous traiter avec cette désinvolture.

Beaucoup de Flamands croient très habile de se confiner dans la neutralité ou de ne collaborer avec la France qu'en rechignant. Quelques-uns rêvent de s'unir à la Hollande ou aux Britanniques. N'est-ce pas rendre notre situation plus précaire encore ? N'est-ce pas nous paralyser ? Et en nous paralysant, n'est-ce pas aider à notre vassalisation ?

Nous recherchons autant que quiconque une alliance active, durable, cordiale de la Belgique et de la France. Mais comment serait-elle active, durable et cordiale si nous avons lieu de la redouter et si nous n'en tirons rien d'important ? Nous répugnons à n'être que des démarcheurs, des porte-bagages ou des caudataires. C'est en toute dignité que nous voulons conclure le pacte et pour de magnifiques objets. Afin d'y parvenir, il faut que nous mettions en œuvre sans retard et d'un grand élan nos intelligences, nos cœurs, nos bras, toutes nos ressources. Il faut aussi que nous fédérions avec nous l'Italie. M. Mussolini est à la fois désireux de collaborer avec la France et d'empêcher sa suprématie. C'est pour la trinité de Bruxelles, de Paris et de Rome qu'il faut conquérir le haut commandement dans le monde moderne. Cette trinité seule peut s'en servir et le garder.

\* \* \*

La fédération de la Belgique, de la France et de l'Italie aurait d'autres avantages.

La France subit les conséquences de la dénatalité. Elle détient des ressources très considérables, qu'elle n'exploite guère. Elle provoque ainsi l'invasion, et au centre même de l'Occident. Des hordes d'hommes dont un grand nombre sont sortis des bouges et des ghettos de l'Orient, s'introduisent chez elle et s'y établissent. Si cet afflux grossissait encore, que deviendraient son hygiène, ses disciplines, sa morale, sa culture, son catholicisme ? De cette contamination, l'Italie et la Belgique ne souffriraient-elles et jusqu'au plus profond d'elles-mêmes ?

La Péninsule a gardé le goût des fécondités conjugales. Elle reste ardente à propager ceux qui porteront les traits de ses fils et de ses filles, qui parleront d'elle avec fierté et dans son langage. L'excédent de ses naissances sur ses décès est de quatorze pour mille. Elle envoie au dehors chaque année des

myriades de ses enfants (1). En 1922, 85.815 d'entre eux ont émigré vers la France. Toutes proportions gardées, nous sommes dans une situation de même nature. Par exemple, nous fournissons chaque jour 24.000 ouvriers aux métallurgies françaises et 24.000 aux textiles français. S'il n'y a pas bientôt des conventions équitables entre les trois pays, pense-t-on que ces énormes prestations de main-d'œuvre seront encore longtemps sans causer d'énormes difficultés ? M. Mussolini et ses amis sont résolus à ne pas fournir les meilleures de leurs forces à des concurrents. Nous finirons sans doute pas être sensibles aussi aux conseils d'une telle sagesse. Nous croyons inutile d'insister davantage. La dépopulation française, la fécondité italienne et notre propre émigration rendent nécessaire un accord intime et durable de Bruxelles et de Rome avec Paris. La prospérité de chacun de ces peuples y est engagée et, par delà leur prospérité, leur moralité, les sauvegardes, la noblesse et la vitalité de leur sang, la puissance et l'avenir de l'Occident.

\* \* \*

Il conviendrait de traiter avec quelques développements un autre aspect du problème, mais nous craignons de fatiguer le lecteur par ces considérations qui sont forcément drues et dures.

La France se complait trop dans la contemplation de ses propres œuvres. Elle risque, par ce narcissisme, de ne plus rien produire qui intéresse et qui entraîne à la sympathie les diverses élites de l'univers.

L'Italie cède assez facilement au même défaut.

Nous, nous sommes souvent particularistes, étriqués et timides dans nos créations artistiques et intellectuelles.

Pour le prestige de l'Occident, pour sa bienfaisance et le progrès du monde, il importe que les trois nations qui sont les plus sûres gardiennes et les plus vigoureuses continuatrices de la culture helléno-latine et catholique mettent en contact leurs meilleurs dons, en tirent des chefs-d'œuvre d'une splendeur généralité et les fassent briller sur tous les hauts lieux de l'univers.

Les Wallons sont tentés de n'admirer que la France et de ne s'inspirer que d'elle. Les Flamands, par contre, éprouvent à son endroit une défiance excessive. Pourquoi donc, ainsi que les plus illustres de nos pères, ne franchirions-nous pas les monts ? Si Rubens n'était jamais sorti de notre pays, qui sait s'il n'aurait pas aussi pris plaisir à peindre des margotons grimaçantes ou des gaillards en kermesse qui font dans les coins ce que vous savez ? S'il n'était allé qu'en France, il se serait vraisemblablement dénationalisé comme tant d'autres, il serait devenu un parigot ou un fransquillon très empressé d'oublier sa patrie. Mais l'Italie, elle, nous offre une culture qui est assez semblable à la nôtre pour que nous la comprenions et que nous nous en éprenions ; elle est en même temps assez originale pour que nous ne nous égarions pas à lui sacrifier la nôtre. Les preuves abondent de la conformité des génies les plus caractérisés de la Péninsule avec ceux de la Belgique, avec ceux des Flandres surtout. Nous démontrerions une singulière ignorance ou une singulière sottise si nous ne profitons pas avec empressement de cette merveilleuse rencontre.

\* \* \*

(1) 293.000 en 1891 ; 533.000 en 1901 ; 872.000 en 1913 ; 248.746 en 1923. Cf. *Bulletino della emigrazione* de mars 1913.



On le voit, le problème d'une fédération belge-italienne-française implique des intérêts primordiaux.

Il nous reste à signaler ses principaux modes de réalisation et ses obstacles.

NORBERT WALLEZ,  
Professeur à l'École Supérieure  
Commerciale et Consulaire de Mons.



## Horlogers, Maçons, Plâtriers et Fumistes

Amis, que la vie coule doucement, dans cette bonne ville d'Autun dont j'ai tracé jadis un tableau quelque peu irrévrencieux, mais j'ai promis de me corriger et de faire mon possible, à l'avenir, quand je parlerai de nos vieilles cités françaises pour me mettre au ton du guide Joanne ! Que le temps y ressemble peu à ce plateau tournoyant de carrousel forain sur lequel il vous plaît de vivre ! Ici, les heures vont au pas des petits ânes qui descendent le fromage blanc de la montagne de Montjeu.

Les gens prennent leur temps, comme on dit. Je réclame à l'horloger une montre qu'il détient depuis l'année dernière. Elle n'est pas prête.

— Pas prête ? Depuis un an.

— Elle l'était bien, voilà six mois ; vous n'êtes pas venu au bon moment, il faut que je l'examine encore.

— Et vous pensez que je vais vous la laisser jusqu'à l'année prochaine ?

— Monsieur, me répond-il avec dignité, il y a des clients dont j'ai la montre depuis quinze ans.

Maison de confiance. Ces clients-là ne verront pas leur dernière heure à cette montre. Elle reviendra aux héritiers.

Ils prennent aussi leur temps ces deux maçons qui viennent transporter un banc de pierre d'un bout de mon jardin à l'autre. Je les vois venir d'un pas pesant, le dos rond, les mains ballantes, déjà écrasés par la besogne.

La dalle est par terre. Ils la regardent, ils se regardent, ils la regardent encore, ils en font le tour, se plantent aux deux extrémités, la tenant entre eux de peur qu'elle ne s'échappe, se baissent pour en pincer les bords, puis se relèvent en s'épongeant le front. Ils ont compris : il faudrait d'abord un rouleau.

Mais ils n'ont pas pris de rouleau avec eux, parce que l'entrepreneur leur a dit qu'ils trouveraient sur place les outils nécessaires, et ils voient bien qu'il n'y a rien, rien que le travail à faire et que « travailler dans ces conditions-là, Monsieur, c'est dégoûtant ! »

Les voilà partis à travers le jardin, à la recherche d'un rouleau ou de quoi que ce soit qui puisse décentement tenir office de rouleau. Je les suis d'un œil inquiet. L'un fourrage dans la remise, en pestant ; l'autre examine d'un air féroce les tuteurs de mes tomates. Il se retourne accablé.

— Vous n'auriez donc pas par là un vieux manche à balai ?

On s'en sert, des fois, pour les tomates... Et c'est toujours si commode dans une maison !

— Non vraiment, lui dis-je sans rire, car il commence à me venir en tête qu'un manche à balai me serait fort commode, pour le lui casser sur les reins, — non, en fait de rouleau, je ne crois avoir chez moi qu'un rouleau à pâtisserie.

— Cela ferait bien.

— Oui, mais cela ne ferait peut-être pas le bonheur de la maîtresse de maison.

Alors, le premier maçon se tord les bras, en protestant que, depuis trente-cinq ans qu'il travaille, il n'a jamais vu ça. Et le second maçon, transporté d'aise à l'idée qui le frappe soudain, propose d'aller emprunter un rouleau chez un entrepreneur voisin. Et quand, après un quart d'heure de discussion, ils ont décidé qui ira, l'un d'eux s'en va du pas d'un homme qui a sa journée finie, laissant l'autre toujours criant que, depuis trente-cinq ans qu'il travaille, il n'a jamais vu cela.

Enfin, au bout d'une heure, le rouleau est venu. Il est là, posé devant la pierre. Je suis dans l'attitude d'un personnage d'Henri Ghéon, attendant quelque miracle... Mais voilà mes maçons repris d'agitation, de désespoir. Il faut une pince. Il n'y a pas de pince. C'est si dégoûtant que la colère s'empare d'eux et qu'ils se jettent l'un sur l'autre en se maudissant.

Je m'enfuis. Je cours fermer la remise, le bûcher, le grenier, la cave, afin de mettre en sûreté le manche de mes outils et tout ce qui, de près ou de loin, ressemble à un levier. Et comme je regarde ma montre, une sentence du grand Sénèque me revient soudain en mémoire...

Que dit-elle ? Que le temps est précieux ; plus précieux même aujourd'hui qu'au premier siècle de notre ère, puisqu'il coûte si cher à ceux qui le paient.

Moquons-nous sans remords du travailleur qui travaille mal, mais honorons le vieil ouvrier qui a gardé la conscience et la politesse d'autrefois. Quand on lui fait un compliment, il ne manque pas de soulever son chapeau et de dire : « Merci, Madame ».

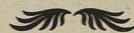
La rudesse ou la simplicité de ces gens ne me choque point. J'aime ce maçon, homme de la pierre, tout jaunâtre de teint et tout grenu de peau, qui dispose les gonds de façon à tenir la porte bien droite, « parce qu'une porte a toujours tendance à lever le... » Et il exprime, « sans jambages », comme dit le plâtrier, son compère, la réalité de la chose.

J'aime aussi le fumiste et l'honore, *propter necessitatem*, suivant ce que nous prescrivent, à l'égard du médecin, les Livres Sapientiaux. Sa tâche est rude. C'est lui qui décide à quel inconvénient nous devons nous soumettre, si nous tenons absolument à faire un peu de feu chez nous.

Songez à tout ce qu'on demande d'une cheminée. Il faut qu'elle fume par en haut ; il ne faut pas qu'elle admette la pluie du ciel ; il faut qu'on ait chaud dans ses environs ; certains voudraient même que le coffre, le manteau, le foyer fussent en harmonie avec les proportions et le style d'un intérieur.

Aux vertus qu'on exige d'une cheminée, connaissez-vous beaucoup de gens qui soient dignes d'être fumistes ?

PAUL CAZIN.



*Nous prions une fois de plus nos abonnés qui recevraient irrégulièrement la REVUE de réclamer au Bureau de poste qui les dessert et de nous aviser.*



## Le Transept et les Tours de la Cathédrale de Tournai

Commentaire esthétique

Dès l'aurore du x<sup>e</sup> siècle, lorsque les habitants de Tournai, après un exil de trente années, revinrent de Noyon où, pour les abriter, eux et leurs saints, contre le gros orage normand, l'évêque Hédilon les avait appelés, ils se hâtèrent de redresser

ardents, tels qu'*Odon à Saint Martin*, qui réédifiaient leurs abbayes et fondaient des écoles ; ils firent, de leur cité, que sa situation aux premières marches de la civilisation exposait aux coups des barbares, l'une des places les plus prospères et les plus vivantes du continent. Les Comtes de Flandre se montrèrent généreux pour Tournai renaissante et les Rois de France lui assurèrent de glorieuses franchises.

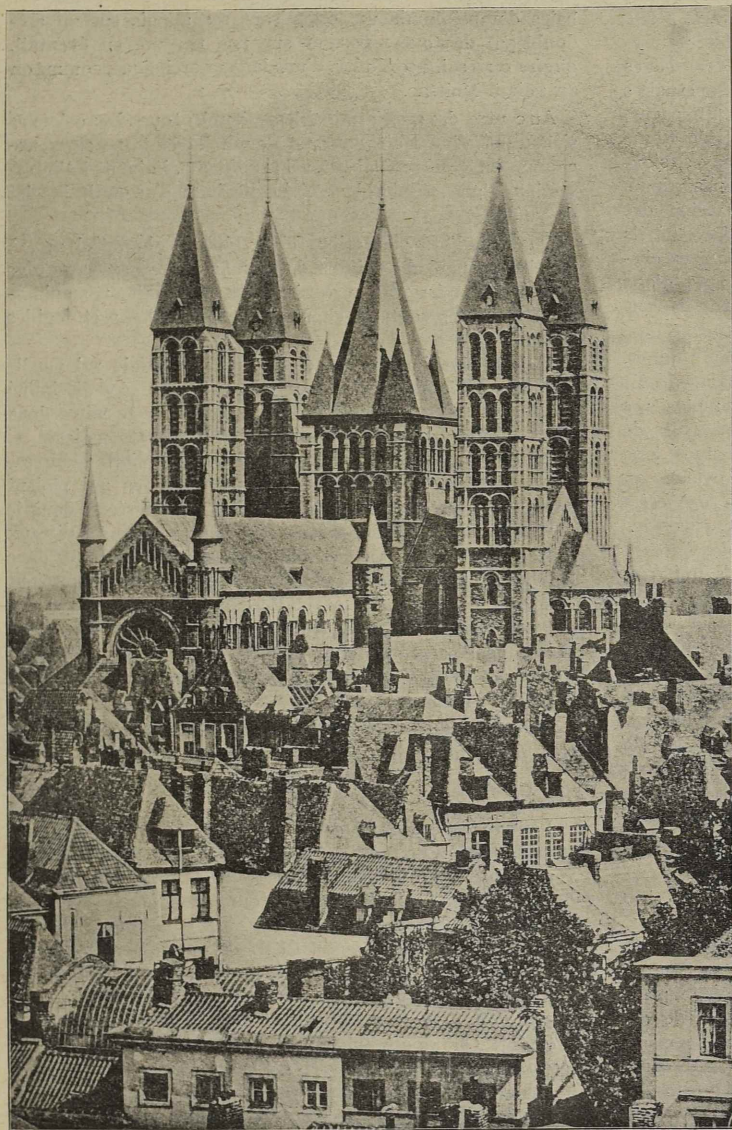
D'abord les Tournaisiens n'avaient fait que restaurer, vaille que vaille, les débris calcinés de leur basilique ; mais, au début du xi<sup>e</sup> siècle, *Raoul Glaber* nous dit que « chaque nation chrétienne rivalisait à qui aurait le temple le plus remarquable. On eût dit, ajoute le bon moine, que le monde se secouait pour dépouiller sa vieillesse et revêtir une robe blanche d'églises. Presque tous les édifices religieux, cathédrales, moûtières des saints, chapelles de villages, furent convertis par les fidèles en quelque chose de mieux ». Ce quelque chose de mieux, c'est, dit-on, la *voûte romane*, et je le veux bien ; mais c'est surtout le *schema lombardicum*, dont parle un écolâtre de Tournai, à propos de *Rolduc*, et qui commençait à se répandre.

Consciemment ou non, les architectes carolingiens s'orientaient déjà, et depuis longtemps, vers le plan lombard. Songez à la chapelle palatine d'*Aix* et à *Germiny des Prés*. Et, pour le dire en passant, il n'y a vraiment pas de quoi s'exclamer, lorsque des érudits distingués prétendent que les architectes du xi<sup>e</sup> siècle ont simplement repris les conceptions de leurs aînés ; ceux-ci en ayant eu de grandioses, et n'ayant aucunement ignoré le voûtement des collatérales d'une nef double, charpentée encore, ni les galeries ou tribunes, ni la tour lanterne, ni même les absides et les déambulatoires. Et ce serait faire preuve d'une singulière ignorance des découvertes archéologiques, surtout en France et en Italie, que de nier, *a priori*, qu'à Tournai, ils eussent mis à profit les assises, épaisses, à coup sûr, et résistantes, que l'incendie n'avait pas entièrement pulvérisées.

Quoi qu'il en soit, en 1070, les nefs romanes étaient sous toit, quelques années après leurs sœurs normandes de *Caen* (à l'abbaye aux Dames), de *Cerisy-la-Forêt*, du *Mont-St-Michel*. J'imagine qu'on ne les conçut pas indépendantes du transept. Il est d'ailleurs facile de constater comment nefs, tours, absides, font partie du même *bloc de base*, composées qu'elles sont, pour le bas, des mêmes éléments, des mêmes caractères : structure des baies, appareil en moellons taillés des piédroits, claveaux logiquement continués, larmiers dodus, simples. A la hauteur des toits des nefs, on s'est arrêté ; on a mis des toitures provisoires, en appentis (les traces n'en ont pas disparu) ; puis on est monté peu à peu, à mesure des ressources, durant les xiii<sup>e</sup> et

xiii<sup>e</sup> siècles.

En attendant (comme ils en avaient, dès longtemps, pris l'habitude), architectes, maçons et maîtres charpentiers



leur ville gisante ; cherchèrent, sous la cendre, les restes de leurs célèbres industries ; et, guidés par de grands magistrats, tels qu'*Olger et Walther* ; sans laisser tomber les bras, devant des invasions nouvelles ; soutenus par les exemples de moines



voyageaient. Les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles sont les siècles des voyages. On a toujours d'ailleurs *pèleriné* beaucoup au Moyen Age. En ces temps-là, les meilleures écoles étaient les chantiers, ouverts, en tous lieux, dans la chrétienté. Ils allaient donc, sous la conduite des moines, grands voyageurs devant l'Éternel. En route, on rencontrait d'autres groupes, d'Irlandais, par ex., qui, à cette époque, et depuis le VI<sup>e</sup> siècle, fondaient partout, jusqu'à Rome, des monastères et des églises ; ou encore les équipes des *maçons de Côme*, dont le travail rapide était très apprécié. Parfois ils accompagnaient des évêques, aux *Dédicaces*. Ils allaient, l'œil au guet, le crayon assoupli à l'épave. Nous connaissons de leurs croquis de voyages : une copie de chapiteau, une idée de retombée des voûtes, un arc brisé normand, une arcature limousine. Les petits caravaniers pénétraient, en chantant des cantiques, dans ces sanctuaires célèbres, qui jalonnaient les routes vers l'Italie et l'Espagne, et qui étaient comme les « bornes kilométriques » de Rome chrétienne ; les chambres des hôtes, dans les abbayes, s'ouvraient, toutes grandes, pour leur permettre de reposer leurs pieds fatigués, à Cluny, par exemple, dont la vision des six tours enchantait leur sommeil ; à Dijon, au Bec, où ils écoutaient, bouche bée, des moines discrets ; et ainsi, en cheminant, ils puisaient, dans ces prestigieuses coupes d'art, qu'étaient moustiers et cathédrales, le suc, naturellement devenu composite, qui constitue le miel tournaisien.

Ah ! L'on apprend beaucoup en cheminant, en roulant, ô La Fontaine ! Et les magistrats de Tournai le savaient. Et leurs punitions s'en ressentaient. Pour avoir *navré*, en plusieurs places, un compagnon, maintenant *dolent*, tels manicurs de la truellerie, du ciseau, ou du compas étaient condamnés à se rendre à pied, et dévotement, à *St Gilles*, de Provence, au *St Yon* de Lucques, à *St Jacques* de Compostelle, à *St Nicolas* de Bari, à *St Michel* du Mont Gargan, où donc encore?... et, sans doute, ils en rapportaient ces petites *cédules d'acquiescement*, aux cires bleues ou rouges, d'un art exquis, qui remplissent nos tiroirs d'archives, mais, vous pensez bien qu'ils en rapportaient autre chose encore, et une chose bien autrement précieuse ! Les magistrats du Moyen Age étaient gens avisés !...

En ces jours heureux, il y avait, à la lettre, des *compagnons du tour de France*. On traversait la France rien que pour voir la fameuse *vis* de *St Gilles*, chef-d'œuvre de stéréotomie. Et combien qui, parvenus à Marseille, à Brindisi, ou à Venise, firent voile vers la *Terre Sainte*, pour baiser, de leurs lèvres (et dès avant les Croisades) la Terre de Jésus. Ah ! certes, pour cela d'abord ! Mais aussi pour visiter, en son berceau, la première manifestation de leur art favori.

\* \* \*

Ainsi s'explique, tout naturellement, et en pleine vérité historique, comment à travers les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, des idées nouvelles, que n'avaient point prévues les aînés, se sont glissées, peu à peu, dans les travaux d'achèvement. Un souffle d'ascension gonfle la pâte romane. L'arc aigu, d'ailleurs très vieux et appartenant à tout le monde, se généralise. La lumière est plus aimée. Elle entre, comme elle veut. Les ouvertures sont, aux absides, de même envergure que les trumeaux, et deux colonnettes jumelles cantonnent, souriantes, les pleins. Quelque chose de féminin court dans les rampants et l'arc bute au-dessus de l'abaque. Malheureusement le « restaurateur » a campé là une croix terminale, dont il faut souhaiter que... le vent l'emporte.

Entrons, voulez-vous, dans le transept. A l'extrémité des

trois nefs plus ou moins sombres, il apparaît, telle une clairière longue de plus de soixante mètres. Une de ces lumières douces, que *Roger del Pasture* aimait, jette des demi-ombres dans les hémicycles. Les colonnes montent là, d'un jet. Elles ont la majesté des hêtres séculaires. En arc de cercle, elles font une garde royale. Rien ne pourrait fléchir leur ligne altière. Sans rompre violemment avec le sol, elles dressent torses et têtes, comme des soldats à l'alignement. Et voici qu'au-dessus grimpent trois étages : une claire-voie d'envolée, mais trapue encore ; une théorie chantante de pilastres avec leurs colonnettes engagées ; une demi-coupolette hardie, multipliant ses baies d'appel lumineux, organisant ses appuis sur un arc-doubleau, de tout repos, et sur une nervure en éventail, *augive* certes, à profil plat, d'une largeur archaïque, comme on en voit à Moissac.

Au centre, des arcs formidables relient les tours. Des colonnes s'élançant, d'un trait, sans un nœud. La lanterne se creuse comme un gouffre en hauteur, tandis que, là-haut, à l'intersection d'une admirable croisée d'ogives, s'arrondit la clef de voûte.

Quant à l'ornementation, c'est plutôt sobre. Tel arc, à gauche, se pare de pointes de diamant, alternant avec des claveaux simples ; tel autre, à droite, s'enrichit en mouluration. Modestes sont les chapiteaux, avec volutes et feuilles d'eau !

Mais quelle impression d'ampleur « palatiale » ! Quelle retenue, quelle paix ! L'art ne trouvera rien de plus discipliné ni de plus noble. Notre chère religion ne peut se mirer dans un Art plus marqué de sa pérennité. Il a cette majesté, si digne de l'Éternel. Et pourtant je ne sais quelle forte tendresse s'insinue partout : dans ces effets d'arcatures qui ploient comme des palmes ; dans les ombres amenues ; dans le chatolement des ors, des velours, des pourpres, que les vitraux du XV<sup>e</sup> siècle, tout rayonnants de sérénité, nous offrent ; dans les beaux fonds bleus enfin des fresques, qui couvraient autrefois (leurs débris sont là) les grands espaces nus des murailles, ces beaux fonds bleus qu'aimait le moine *Théophile*. Des fiançailles se célèbrent dans le transept, les fiançailles du *Roman* et du *Gothique*, et c'est une *réussite*, l'une des plus parfaites qui soient.

Dans les tours extérieures, leur mariage se fera ; et, dans la tour *paroissiale*, elles produiront leur fruit : la grâce.

\* \* \*

La *tour lanterne* et la *tour St Jean* ont gravi, les premières, et en se suivant de près, l'escalier du ciel. Puis, sans hâte, sont venues, pas à pas, les tours *Marie Pontoise* et *Brunin*, au cours du XII<sup>e</sup> siècle. Au XIII<sup>e</sup> siècle, la tour *paroissiale* les rejoignit, à sa place. Plein-cintre et arc-brisé joutent à qui se haussera plus haut. On expérimente. Chacun apporte ses croquis de voyages. Encore un peu, celui-ci aurait couvert les tours du Nord de treillis losangés, comme on en voit à Beauvais, comme on en voit dans le Hampshire. Grâce à Dieu, le bon goût prévalut. Qu'importe alors que l'on change de maîtres, si les *grands parois* sont respectés, l'harmonie sauvegardée, et si le bon goût se transmet ainsi qu'un héritage !

Dans les tours, les parties basses sont épaisses, comme il convient, et quelques baies étroites rappellent les meurtrières. Mais le programme du soubassement n'est plus suivi aux étages. Avec souplesse on fait des virages vers plus d'allongement et de finesse. Une pile séparant deux baies jumelles se mue en colonnette. La mouluration est plus coquette. Au clocher *paroissial*, il n'y a plus guère d'arêtes vives. Voici un



encadrement, fait par deux gorges, au boudin. Toute une volée de colonnettes s'est abattue. Et on les tient là, avec des anneaux, scellés dans les piédroits.

Les tours de côté montent à 58 mètres. Leurs flèches, à quatre pans, hautes de 23 mètres, effilent leurs silhouettes. La tour lanterne, avec sa flèche octogone, se cantonne de pyramidions, qui assurent, à ses angles, la stabilité.

Telle est la grande vision qui demeure, dans les cartons de la mémoire, quand on a vu Tournai, Et dire que les révolutionnaires français ont miné les tours, et que cette considération seulement arrêta leur folie que trop de débris encombreraient, pour longtemps, les rues ! *Les choncq clotiers* ! Ils surgissent de ce roc tournaisien, si fruste d'aspect, mais d'un ton si printanier, au soleil. Leur vigoureux faisceau, luxe d'un pays de la pierre, donne à tout ce pays son accent particulier. De loin, je veux dire de la crête des collines, qui font à la banlieue une vaste bague, à peine échancrée, çà et là ; des hauteurs, par exemple, du *Pic au vent*, et à l'heure de *Midi*, ils se dressent, comme une façon de phare géant, dont les feux, se multipliant, en cinq formidables éclats, annoncent le port d'attache des âmes, l'autel du ralliement catholique, avec son ciboire plein d'hosties.

Le matin lui donne la teinte exquise de la fleur du lin, tandis que les maisons, tout autour, en rangs serrés, se prosternent, très bas, sous la cape rose de leurs toits. Les cheminées des usines peuvent dégorger leurs fumées, elles ne l'offusquent en rien, pas plus qu'elles ne gênent le soleil. Lorsque, vers le soir d'une belle journée, revenant d'Antoing, vous vous penchez à la fenêtre de votre compartiment, vous pouvez contempler, là-bas, les *choncq clotiers*, se projetant sur le couchant d'or fondant ; et cela fait comme un haut relief fantastique, s'inscrivant, tel le motif d'un vitrail de féerie, au chevet du ciel.

Presque toutes les rues de Tournai donnent sur la cathédrale. De quelques ruelles étroites, aux alentours de *St Brice*, elle prend des aspects inattendus. Vers Allain, la ligne horizontale des vieux remparts lui fait un tremplin d'élan. Une de leurs échancrures vous permet, du boulevard, la jouissance d'une superbe chevauchée des toits, montant à l'appel du donjon, cantonné de ses tours, et dont les cinq flèches semblent jeter comme un *Alleluia* vers le ciel. Là se trouve le paradis des aquarellistes. Le *marché aux poteries* leur réserve des cou-

leurs plus intimes. Mais qu'ils n'aillent pas contourner le chevet. Ils n'apercevront que les tumeurs et les verrues de la grande aetule. Autrefois, des maisons modestes se blottissaient entre les jambages géants de ses contreforts. Aujourd'hui, des archéologues, restaurateurs à la lettre, nous présentent la merveille, ainsi qu'une pièce montée, sur un plat nu. Nu ? Pas tout à fait ; quelques arbustes nains y mettent, en effet, quelques pincées de cresson et de cerfeuil frisé. Nos ancêtres éloignaient de la rue, autant qu'ils pouvaient, la basilique. Nous, nous avons fait une rue, qui suit et lèche les murailles, de sorte que les cris (et les roulements) du dehors viennent retentir et gronder, dans le vaisseau ami du silence.

Je viens de parler de *vaisseau*. Lorsque, à une heure avancée de la nuit, vous passez là, tout près, l'ombre s'épaissit, comme à la lisière d'une forêt, les formes du temple se devinent monstrueuses, et l'on songe, alors, à quelque *Titanic* enchaîné, à l'ancre, tous feux couverts. Et c'est bien cela qu'elle est, après tout, notre cathédrale, un *cinq-mâts*, appareillant vers les cieux. Un peuple, fier de sa puissance et de sa foi, un peuple sachant voir grand, et sachant attendre, lui a donné des flancs assez vastes pour le contenir tout entier.

Des foules innombrables l'envahissaient aux jours de liesse, en l'honneur de messeigneurs les *Saints*, de la *Dédicace*, de l'*exaltation des Reliques* ; aux jours de deuil aussi, de la peste, de la guerre, aux jours sombres.

Elle est demeurée encore la maison des foules et leur grand centre d'attrance. Les Tournaisiens l'aiment encore, et en toute vérité. Depuis les trouvères, ils la chantent. Dans leurs voyages au loin, ils en ont la nostalgie...

Je me souviens avec quel accent, sorti du cœur, l'un des fils les plus distingués de la *citè tornacienne*, feu le Chanoine Adolphe Liagre, pour terminer, un jour, sa leçon d'exégèse, ciselée à la Cicéron, et qui était plutôt une magnifique *élévation d'âme*, émaillée de finesse et d'é-propos, s'écriait : « Après qu'aura sonné la fin du monde, j'aime à croire que Dieu conservera les grands et beaux ouvrages, que le génie des siècles aura édifiés à sa gloire ; et j'espère que plus tard et toujours, nous pourrions redescendre ensemble (et pourquoi pas ?) sous les voûtes de notre cathédrale, pour chanter, de toutes nos âmes d'élus, *Notre-Dame avec ses choncq clotiers* ! »

TH. BONDRIT.

## Les idées et les faits

### Chronique des Idées

#### Une leçon princière

*Libellus aureus* ! Les jeunes filles traduiront à leurs mères cette expression désuète que l'on retrouve si souvent avec son parfum d'antiquité dans les vieux livres de la Renaissance et qui revient naturellement sous ma plume pour qualifier l'opuscule intitulé : *La visite des Pauvres. Manuel de la Dame de Charité*, du prince VLADIMIR GHKA.

*Libellus aureus* ! Tout ce que Bossuet, le génie de l'éloquence, a extrait de la moelle de l'Évangile et du suc des Pères dans sa sublime théologie du Pauvre qui s'appelle le *Sermon sur l'éminente dignité des pauvres dans l'Église* ; tout ce que Vincent de Paul, le génie de la charité, a fait jaillir, en son cœur de saint, de tendresse respectueuse pour les victimes de la misère ; tout ce que la tradition des Louise

de Marillac, des Filles de la Charité et des Dames de la Miséricorde, d'une part, des Bailly, des Ozanam et des Conférences de Saint Vincent de Paul, de l'autre, nous a transmis sur le ministère sacré de l'assistance aux malheureux : la quintessence de tout cela, théorie et pratique concentrées, a passé dans une centaine de pages, avec la distinction patricienne qui est un charme de plus, avec la clarté qui filtre l'obscurité des mystères, avec l'incontrefaisable onction de l'expérience vécue.

La matière du petit livre ? Cinq entretiens sur l'art de visiter les pauvres, adressés aux Dames de Bucarest, membres de l'œuvre charitable : *Bethléem de Marie*. L'auteur ? Un homme de haute naissance, de culture distinguée, licencié en droit et en philosophie, ré dans les glaces de l'Église orthodoxe, conquis à la foi romaine par les brûlantes ardeurs de la charité catholique, et qui, après avoir passé d'un pôle à l'autre, se fit apôtre désormais, apôtre par la science sacrée du docteur laïc en théologie, en attendant qu'il soit demain, peut-être, apôtre par le sacerdoce.



Trois cardinaux : de Cabrières, Mercier, Dubois, éminents introducteurs, s'il en est, éminents garants de la doctrine, se sont plu, dans d'éloquentes lettres liminaires, à patronner le livre en le recommandant comme le vade-mecum des visiteuses et des visiteurs des pauvres du bon Dieu. Entendez avec quelle grâce aristocratique feu le Cardinal de Cabrières, pour me berner à cette citation, s'exprimait à la fin de sa préface : « Il est digne d'un Prince que le rêve de la puissance politique n'a pas séduit et que la pauvreté du Christ n'a pas effrayé, de prendre par la main les riches d'ici-bas afin de leur apprendre qu'il y a du bonheur à se pencher tendrement vers les déshérités pour leur apprendre que même sur la terre il y a une vraie fraternité, celle de la connaissance et de l'amour de Jésus-Christ. »

Ces entretiens sont délicieux, familiers et de grande allure, délicats et profonds, d'une psychologie affinée, d'une spiritualité qui monte à l'aise les échelons de la mystique. Ils sont écrits comme ils furent prononcés dans une langue sobre, dépouillée, ascétique et je ne sais quel parfum du sanctuaire imprègne ces pages où tout est dicté par la foi et animé par la charité. L'âme de l'auteur a des antennes infiniment subtiles pour capter les ondes surnaturelles et un merveilleux instrument pour les faire résonner dans les profondeurs de l'âme.

Sous les haillons, sous les stigmates de la misère découvrir Dieu, retrouver le Christ dont le pauvre est le sacrement vivant, et lui donner dans l'apparition transparente de son visiteur la vision du Dieu bienfaisant : quelle transfiguration ! quel audacieux problème à résoudre ! Établir entre l'assistant et l'assisté un mystérieux échange de biens surnaturels dont l'aumône sera le véhicule : quelle transfiguration ! Quelle naturelle impossibilité !

Eh bien ! c'est l'art qu'enseigne le Prince Ghika sans formules ampoulées, sans outrance de pensée ou de style, mais avec une suavité pénétrante qui fait penser à l'huile épandue, *oleum effusum*.

Les difficultés de la tâche ne sont pas dissimulées mais résolues par la prière préparatoire à la visite et l'esprit de foi, les précautions sont indiquées « pour qu'un être aussi haut placé par Dieu que le pauvre, veuille bien recevoir avec une sainte joie ce que nous lui donnons. »

Et je me suis rappelé un trait charmant conté par Veuillot. Le célèbre journaliste, lié d'amitié avec Donoso Cortès et Raymond Brucker, fut souvent l'intermédiaire charitable entre ces deux grands orateurs et ces deux pauvres, chacun à sa manière, le premier, qui manquait de chemise, l'autre, qui manquait de pain. Et Raymond Brucker, l'avocat du Christ devant les masses, se tenait honoré de recevoir de la part de Dieu ce que son frère Donoso Cortès voulait bien lui donner. Et le Marquis de Valdegamas, ambassadeur et grand d'Espagne, se regardait avec joie et fierté comme le débiteur de Raymond Brucker qui voulait bien prier pour lui. C'est de beaucoup plus beau dans l'original mais je suis condamné à citer de mémoire.

Le programme de la visite est admirablement tracé dans ces lignes : « Ce que vous avez à lui donner (au pauvre) ou à lui prendre parfois (la pauvreté n'est pas toujours du côté de l'on croit), ... c'est avant tout, *l'esprit de pauvreté, la compréhension de la vie, le sens et l'utilité de la souffrance, le goût et l'amour de Dieu* ».

Toutes ces idées sont non pas effleurées ou noyées dans des stériles amplifications, mais creusées avec un sens aigu du surnaturel et mises en œuvre par le sens pratique de la vie.

\* \* \*

Je ne veux m'arrêter qu'à une idée, celle de la souffrance, parce qu'elle est capitale et que la Providence me fournit le moyen d'en faire une vérification intense. L'occasion me fut donnée ces jours-ci de fréquenter la Maison de la Douleur, un Institut chirurgical avec polyclinique annexée, où la pauvre chair humaine ne cesse de crier sous le bistouri manié par des princes de la science. Devant ces êtres pantelants que le spectre de l'opération affola, qui sortent des mains de la chirurgie sanglante, meurtris, endoloris et ne retrouveront la sécurité qu'au prix du sacrifice, à moins qu'ils ne succombent, quelle attitude faut-il prendre ? Quelle parole faut-il dire ? Comment toucher aux plaies d'âme encore plus profondes et plus cuisantes que les autres ? Que langage adresser aux suppliciés de la vie, à tous ces torturés de l'existence, qui ont soif de bonheur et à qui Dieu verse l'absinthe de l'infortune ?

Il n'y a rien à dire, n'est-ce pas ? Il n'y a qu'à se taire. Pas de réponse à leurs malédictions, si l'on n'est qu'un philosophe, un moraliste, un homme. Mais si l'on est chrétien, si l'on connaît Jésus-Christ, voici ce qu'il faut leur dire, voici ce que suggère en substance le prince Ghika.

Mon frère, mon ami, tu souffres, mais ta souffrance ne renferme rien d'ici-bas, elle ne contient rien qui ne vienne du ciel. C'est un vase

d'éternité, le récipient d'une liqueur amère mais bienfaisante, c'est le calice rempli à plein bord de la Volonté de Dieu. Sacré par la souffrance, tu expies, tu soldes ton compte de pécheur, tu te rachètes, tu mérites, tu te sauves.

Frappé par la main mystérieuse, tu ignores en quoi et comment tu peux en souffrant avancer le règne de Dieu en toi et autour de toi. Cherche, tu trouveras, cherche jusqu'à ce que tu aies trouvé, et la recherche même est une trouvaille demandée par Dieu. Il est tant de choses, il est tout un monde, soi-même, les créatures, Dieu, la destinée, dont on n'a la claire vision qu'à travers ses larmes.

Commence par accepter sur la foi de la parole éternelle. Le *fiat* dans l'agonie, c'est beau, c'est grand, c'est héroïque. Il descend jusqu'au fond de l'âme qu'il transperce, mais du même coup il arrache à la souffrance ce qui la rend odieuse, ce quelque chose de minéral, de brutal, de fatal qui broie l'être tout entier sous le rouleau d'une force aveugle de la nature.

Monte encore d'un degré, monte jusqu'à l'adoration déchirante de la main qui te frappe.

Te voilà enrichi magnifiquement, possesseur d'un immense trésor ! Quoi donc ? Mais ton lot de misères. Ta souffrance t'appartient, tu peux en disposer, tu peux, tu dois la donner à Jésus-Christ. Une fois offerte, elle cesse d'être à toi, elle est sienne, elle acquiert une valeur qui te dépasse. Mêlée aux sanglots de Gethsémani, à la flagellation du Prétoire, au sang du Calvaire, elle est capable de changer la face du monde ! Chaque matin, fais donc à Dieu ce simple et généreux cadeau des peines de la journée, demande-lui en échange telle faveur, telle guérison, telle conversion, ta douleur est une puissance.

Puissé-je par cette paraphrase avoir donné quelque idée des mâles et fortes inspirations que suggère ce petit volume et des tendres consolations qu'il distille !

Souvent, en le méditant pour y chercher la pâture spirituelle adaptée aux besoins de la souffrance, le souvenir de Pascal m'est revenu, non pas du Pascal sur le génie duquel le Jansénisme a posé sa main glacée, mais du Pascal converti définitivement au Jésus de l'Évangile. Connaissez-vous rien de plus chrétien que ces soupirs enflammés de la *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*, que l'abbé Maynard pense avoir été écrite en 1647 ou 1648.

Ni la harpe de David, ni la lyre d'Augustin n'ont fait entendre des accents de componction plus déchirants, plus humbles et plus vibrants d'amour, et qui s'accordent toujours cependant avec la plus haute raison jusque dans les effusions les plus lyriques. Qu'on me permette, pour finir, la citation d'un court extrait, en observant que rien ne tourne davantage à la louange du prince Ghika que d'avoir éveillé la pensée de Pascal :

« Touchez mon cœur du repentir de mes fautes, puisque, sans cette douleur intérieure, les maux extérieurs dont vous touchez mon corps me seraient une nouvelle occasion de péché. Faites-moi bien connaître que les maux du corps ne sont autre chose que la punition et la figure tout ensemble des maux de l'âme. Mais, Seigneur, faites aussi qu'ils en soient le remède, en me faisant considérer, dans les douleurs que je sens, celles que je ne sentais pas dans mon âme, quoique toute malade et couverte d'ulcères. Car, Seigneur, la plus grande de ses maladies est cette insensibilité et cette extrême faiblesse qui lui avait ôté tout sentiment de ses propres misères. Faites-les moi sentir vivement, et que ce qui me reste de ma vie soit une pénitence continuelle pour laver les offenses que j'ai commises. »

J. SCHYRGENS.



On s'abonne  
à  
La revue catholique  
des idées et des faits

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Un an 25 francs : six mois 15 francs

Etablissements Fr. CEUTERICK, rue Vital Decoster, 60, Louvain.



## Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000

Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

*Comptes de Chèques et de Quinzaine.*

*Dépôts de Titres et de Valeurs.*

*Lettres de Crédit.*

*Prêts sur Titres.*

*Coffres-Forts.*

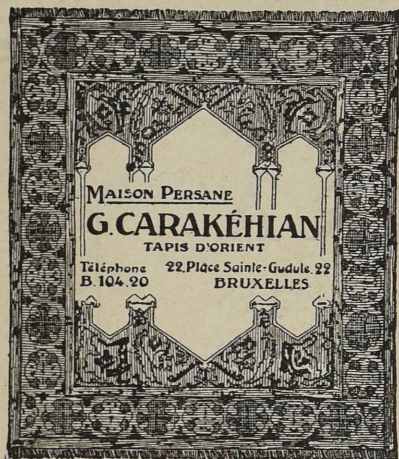
BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.



## L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

**l'Incendie et**

**les accidents**

**de toute nature**

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

**Agences dans tout le pays**

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

**10, rue de la Bourse, 10**

*Directeur : N. DIERCXSSENS*

## A la Grande Fabrique

**E. Esders**

**26, rue de la Vierge Noire. 26**

**Bruxelles**

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

*Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910*

**Vêtements pour hommes, dames et enfants**

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.  
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.  
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.







Typographie — Lithographie

FABRIQUE DE REGISTRES

Articles de Bureau

**VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur**  
Maison fondée en 1733

**François VANNES** Successeur  
13, rue de la Colline, Bruxelles T.ÉL. 227.64

USINE ÉLECTRIQUE : 36, RUE VANDERSTRAETEN

Papeterie — Maroquinerie

COPIE-LETRES

Chapelets — Livres de prières

LA MAISON DU TAPIS  
**BENEZRA**

RUE DE L'ÉCUYER, 41-43 BRUXELLES

TÉLÉPHONE 271.15

LES PRIX DÉFIENT  
A QUALITÉ ÉGALE  
TOUT CONCURRENCE

TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons. TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs). CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient). TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins

ATELIER SPÉCIAL  
POUR LA REPARATION  
DES TAPIS